

À L'OMBRE DU SILENCE

Daniel Allemand

Éditions ThoT
Roman historique

Originaire de Grenoble, Daniel Allemand est né en 1948. Licencié d'Histoire et Géographie, il a exercé de multiples activités, de l'Éducation nationale au monde des assurances puis de la finance. Il se consacre depuis les années 2000 à l'écriture. Impliqué dans la vie publique de sa commune, amoureux de l'Histoire, il a terminé en 2007 son premier roman sur la Révolution française, *Les Princes de Bast*. *À l'ombre du silence* est son second roman. Plus intimiste, ce thriller révèle les arcanes insolites du secteur bancaire et s'enfonce dans la période trouble de la Seconde Guerre mondiale.

*À celles qui ont chevillé mon âme,
« Ded » et Lily.*

*À ceux que j'aime,
« Clo », mes enfants,
mes amis.*

*À ces guides qui ont aiguillonné ma vie,
Pierre, Marc, Jean-Luc ;
Michel, Jacques, Frédéric.*

À ces longues années de mort sociale.

Sans elles, sans eux, je n'aurais pas écrit.

Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé est purement fortuite. C'est dit. Pour autant, peut-on aisément distinguer le réel de la fiction ? Cet avertissement est une façon de démarquer fiction et récit véridique, et de préciser que l'histoire de ce roman est construite de toutes pièces, mais que l'Histoire documentaire peut l'influencer.

I. PETITS MONSTRES DEVIENDRONT GRANDS

Plateau du Vercors ; Villard-de-Lans

Noël 1930

Les brouillards fantomatiques de l'aube naissante, le souffle froid du crépuscule matinal, l'épais et blanc manteau neigeux sur lequel se découpait la silhouette du clocher de Villard-de-Lans, attestaient, au travers des carreaux étoilés de givre de la classe d'école, de la rigueur de l'engourdissement hivernal. La cinglante et longue saison de frimas de cette année trente devenait insoutenable, claquemurée sur le massif montagneux du Vercors à plus de 1000 mètres d'altitude.

Pensive, Clarisse de Hauteœur, impassible, observait les lambeaux de brume s'égrener en cortège le long du plateau karstique, caressant les crêtes du Gerbier jusqu'à la Grande Moucherolle. Elle ne se lassait pas des bises violentes qui, soufflant la neige, par une température descendue à moins vingt-cinq, s'ingéniaient à embellir la fontaine de stalactites translucides et les branches des arbres alentour de dentelles façonnées. Les flocons comme des pétales voletaient, ornementant à l'envi les grands sapins verts aux fâtes dressés vers le ciel obscurci. Elle écoutait le torrent de la Fauge bruissier de sa sempiternelle plainte au sein de la majestueuse forêt.

De ces assiégés de l'hiver, elle entendait avec langueur ses élèves s'ébrouant dans le froid mordant. Les potaches des bourgs voisins, enfants joueurs, peu préoccupés du néfaste climat, s'étaient retrouvés

dans les champs enneigés jouxtant leur école. À les entendre, la maîtresse subodora que cette dernière journée des classes avant Noël serait difficile.

— Hep ! Le Gendarme !

— Hou, hou ! Fais-nous peur.

— Tu dors ou tu nous attrapes ?

Celui qu'ils appelaient ainsi était un garçon d'environ 12 ans, à l'aspect malingre, les cheveux noirs en désordre. Il avait un regard inflexible, les oreilles rouges et les poings fermés trahissant un débridement récurrent. Sa gestuelle était en rapport avec le rôle qu'il tenait à l'égard des « voleurs ». Ses vêtements étriqués et rapiécés témoignaient d'une certaine misère sociale.

Le gamin toisa ses pairs, tel un rapace qui cherche sa proie, puis répondit avec virulence :

— Je vous coincerai tous, minus, les uns après les autres !

— Bisque, bisque, rage ! se moqua une fillette engoncée dans sa pelisse carminée.

— Toi la rouquine, gare à tes fesses ! hurla le garnement en fonçant soudainement sur elle, pèlerine déployée au vent.

Irma Darfesse se sauva à grandes enjambées dans l'épais tapis de neige poudreuse, le blizzard faisant voler sa longue chevelure rousse.

— Attention les filles, Mailan nous attaque ! piailla-t-elle tout émoustillée.

Un peu plus en amont, transi par la bise, dissimulé derrière les troncs de la haie-sapinière vert émeraude, à la lisière de la forêt, le petit Sigismond Sole observait attentivement ses camarades s'égosiller des peurs qu'ils se créaient. Les enfants pataugeaient dans la gadoue de neige maculée ; ils virevoltaient autour d'une mare gelée, leurs galoches de bois cloutées les empêchant de glisser et de tomber ; les galopins cherchaient ainsi à échapper au méchant Gendarme qu'incarnait à merveille leur copain Mailan. Sigismond Sole, fortement myope, portait, pressées contre ses yeux globuleux, de petites lunettes rondes aux branches métalliques fermement accrochées derrière les oreilles. Comme à l'accoutumée, le petit binoclard avait débusqué un mulot lors de son affût ; il le retenait prisonnier dans la poche de sa canadienne. Ce commensal de l'homme, qu'il emprisonnait dans sa main gantée, couinait à la mort.

Gamin très influençable, l'enfant Sole servait de tête de Turc à ses camarades de classe qui le détestaient. La réciprocité était vraie. Le plus grand désir de Sole était d'échapper au monde entier ; le désespoir d'y parvenir le minait chaque instant un peu plus. Son bonnet de laine vert, mal tricoté, enfoncé jusqu'aux oreilles, son cache-nez rouge entortillé autour du cou, outre le ridicule, ne livraient de son visage que ses yeux naturellement écarquillés, grossis derrière les bécicles aux ronds verres épais. L'aterrante mimique était accentuée par des lèvres proéminentes, un double menton relevant la flaccidité des chairs du visage. Tout cela lui donnait l'air renfrogné d'un crapaud impassible. Le regard lointain, vague et absent trahissait son désarroi. Outre les souris des champs, l'hivernage du Pas de Lans décelait sans ménagement les frustes empreints de crises de cafard et de langueur.

Albin Mailan repéra le garçonnet craintif à l'orée des arbres :

— Mais qui vois-je à l'horizon ?

— Fais gaffe Mailan ! cria un joueur au Gendarme.

— Moi j'ai pas peur de l'affreux Crapaud.

— Laisse braire, Mailan, on joue.

— Pouce ! C'est moi qui l'ai débusqué.

— Fous-lui la paix et attaque-nous !

— Viens là le bigleux ! Viens là, te dis-je, saleté de Crapaud ! ordonna le garçonnet à l'injure provocante.

L'être immature affublé de ce préjudiciable sobriquet, dissimulant mal ses besoins instinctuels frustrés, saisi d'un brutal effroi, rompit d'un coup sec le col du muridé qu'il tenait dans la main ; il le jeta derrière lui, à l'insu du regard des autres. Piteux, Sole fit quelques pas en avant hors de l'ombre du sous-bois, déclenchant la risée générale, à la fois par la dégaine due à sa surcharge pondérale et par sa lâche obéissance. Il devait son mauvais surnom de batracien à une conjonction d'aléas malheureux : il avait de gros yeux projetés en avant du visage, il souffrait d'une scoliose qui le voûtait fortement. Le port de lunettes, pour soigner sa myopie, lui valait d'être aussi pour ses copains le « Serpent à lunettes ». L'obésité n'arrangeant rien, leur méchanceté se déchaînait. Sigismond Sole savait qu'Albin Mailan, bien qu'il pût être son pire ennemi, était aussi son seul complice.

Depuis plusieurs jours, il subissait ainsi les frasques et les outrances du chef de la bande, d'autant que l'arrivée inopinée d'un nouvel écolier, Gaston Morandat, lui valait en partie ce surplus de déboires. Morandat, outre les liens d'affection qu'il avait témoigné tout de suite à Sole, bigleux tout autant que lui, avait déchaîné la vindicte de Mailan, quelque peu jaloux, à cause du ressenti de l'alliance nouvelle des deux myopes ; les mêmes infirmités renforcent souvent les traits d'union. De plus, le nouveau résidait chez Sole. Le tuteur de ce dernier, ami du père du migrant, avait accueilli l'enfant, dont la maladie pulmonaire nécessitait un séjour prolongé à la montagne.

Parvenu devant Mailan, Sole, plus petit, resta sur le qui-vive. Sans autre mot, le Gendarme lui enfonça le bonnet jusqu'aux yeux afin de le rendre plus grotesque. Puis il lui tira l'oreille jusqu'au sang, se gaussant de lui, le morigénant injustement sous les vivats complaisants de la troupe. Lorsque Mailan lâcha prise, pour repartir à la poursuite des « voleurs », Sigismond Sole, humilié, arracha furieusement ses lorgnons qu'il lança d'une rage vengeresse en direction de son agresseur, comme pour se libérer de sa cruelle détresse. Il s'affaissa enfin, pleurant secrètement, à crapotons sur la neige.

— Tiens ! Ce n'est pas grave, le consola Morandat en lui rapportant la paire de lunettes sans laquelle il était privé de vue.

Concomitamment, autour du poêle de la salle de classe, l'institutrice s'affairait à préparer sa journée, en attendant les élèves venant étudier de tous les coins du plateau. Le feu rougissant serait conforté des bûches que chaque écolier amenait de chez lui pour garantir la chauffe. Elle vérifia que les encriers de porcelaine blanche encastrés dans les pupitres étaient bien emplis.

Sa leçon de choses porterait ce matin sur les monstres légendaires, afin de passionner la troupe en ce dernier jour. Des opérations de calcul occuperaient le reste du temps. Perchée sur son estrade, elle poursuivit au tableau noir, sous les grincements aigus de son bout de craie, l'écriture du programme ; le titre « *La raison du plus fort* » introduirait le sujet de la leçon de morale qu'elle se devait d'inculquer obligatoirement en début de journée.

Elle savait que son sujet n'était pas anodin.

Clarisse venait d'avoir 29 ans. Elle était typée. Le corps élancé, la taille fine, le physique altier dévoilaient les traits essentiels de sa personne énergique ; elle était une montagnarde aguerrie, et restait une célibataire endurcie. Sa tignasse blond cendré bordait un visage fin, allongé, présentant un minois rigide, au teint de poire rousslet ; un nez droit la statufiait ; ses yeux vifs lui conféraient un regard mobile et inquisiteur d'intellectuelle. Enfin, une démarche calme et posée, des gestes sobres et incisifs, le thorax à peine marqué par une piètre poitrine, les fesses en goussets d'ail, révélaient de façon caricaturale son statut d'institutrice. Elle était fagotée comme l'as de pique ; une longue robe bleu marine aux motifs gothiques blancs la sculptait de façon encore plus austère. Certes, elle n'était pas très attirante, mais elle possédait un charme particulier.

Elle entendit, malgré la neige qui l'assourdissait, le chuintement des pas d'un enfant courant vers sa classe. Le jeune garçon qui glissa devant sa porte la détourna de ses pensées.

— Mademoiselle, c'est vrai qu'on va nous prendre en photo ?

— Assurément, Bertrand.

— Je ne suis pas Bertrand !

— Excusez-moi, Mailan, je vous confonds toujours avec votre camarade Vandal, tant vous lui ressemblez.

— C'est lui qui me copie... Pas moi !

— D'accord. Pour revenir à votre question, le photographe installe son matériel comme l'an dernier sous le préau.

— Pourquoi sous le préau ?

— Selon Monsieur Déméterre, la luminosité de la neige y est moins agressive pour vos minois. Où sont donc les autres, Albin ?

— Ils arrivent. Après notre partie de gendarme et voleurs, ils sont en train de jouer leurs goûters au chifoumi ! Moi je ne joue plus, car c'est toujours le nouveau qui gagne !

— Morandat est donc si adroit que ça à vous deviner ?

Les élèves avaient pour habitude de régler leurs différends avec un jeu d'origine asiatique que leur avait appris leur enseignante afin d'éviter bagarres et cris, pour s'assurer une quiétude apaisante. Ce jeu était le grand divertissement du moment. Chacun devait former derrière son

dos, de la main, l'une des quatre figures imposées : la pierre avec le poing fermé, la feuille en étendant la main à plat les doigts serrés, le puits, l'index et le pouce joints formant un rond, ou enfin les ciseaux avec l'index et le majeur écartés et tendus. Au signal, chacun montrait sa figure et la plus forte l'emportait sur la base du rapport enfantin : la pierre aiguisée les ciseaux qui coupent le papier qui recouvre la pierre ou le puits, puits dans lequel tombent pierre ou ciseaux. Le jeune Morandat, chanceux, s'avérait un redoutable compétiteur. À tel point que ses copains l'avaient affublé du sobriquet « Chifoumi ».

Dans un chahut de vacances annoncées, tous les écoliers arrivèrent en tapant des pieds, se brossant afin de faire tomber la neige de leurs vêtements, se frictionnant les bras autour du poêle pour se réchauffer.

— Bande de petits monstres ! Décrottez-vous correctement les brodequins ! Vous allez souiller tout le linoléum.

Clarisse de Hauteœur les regarda mettre leurs blouses grises avec un sentiment de bienveillance, puis une fois le calme obtenu, commença son cours. Chacun avait une ardoise noire, un porte-craie pour faire le brouillon, et un cahier surligné avec une plume sergent-major pour le travail d'exécution.

— Sole, on n'écrit pas de la main gauche. Voulez-vous bien vous corriger !

— Je n'y arrive pas bien, mademoiselle.

— Où donc avez-vous pu ainsi vous noircir les ongles ?

— Mais ici.

— Suffit, petit menteur, ou je vous tire les oreilles.

Le visage du gamin se figea, ses yeux s'embruèrent ; les larmes étaient toujours prêtes à jaillir chez le jeune Sole. Le pauvre avait été abandonné dès sa naissance ; recueilli et élevé par Pierre-Yves Salmand d'Esiviers, une sorte d'aristocrate versaillais, fanatique des thèses d'extrême droite, partisan farouche de la discipline et de l'ordre. Sigismond Sole avait 12 ans tout comme Albin Mailan, son comparse exclusif. Outre cette attache, il reluquait assidûment sa voisine de banc, la mignonne Francette Missenart ; il pensait secrètement, un jour, en faire sa petite amie. Chaque fois qu'il le pouvait, il ne la quittait pas des yeux. Cette dernière n'en pouvait plus de cet amoureux honni. La jolie brunette au

teint clair, les yeux bleu-vert, âgée de dix ans révolus, était la nièce de l'institutrice.

En tant que seule maîtresse au village, Clarisse se devait d'assurer plusieurs niveaux de classe, ce qui n'était pas chose facile, d'autant lorsque cela se compliquait d'un élève comme Morandat, le dernier venu qui, asthmatique, nécessitait des soins attentionnés. Le petit parisien était du même niveau d'âge que la nièce de Clarisse. Le père, d'origine grenobloise, vivait à Auxerre et avait placé tant bien que mal son fils chez son beau-frère Salmand d'Esviers, citoyen de Villard-de-Lans.

Après le commentaire sur la morale, la pédagogue avait entamé la leçon de choses et abordé, dans le manuel de *Croquis simplifiés pour le tableau noir*, les insectes : la guêpe, le cousin, la libellule, le cerf-volant, la punaise, le hanneton, le criquet, la cigale et la fourmi. Puis elle avait égrené de la même façon son sujet sur les monstres légendaires.

Lorsqu'elle en vint au basilic au souffle empoisonné, qui peut tuer d'un regard, ce fut l'esclandre dans la classe.

— C'est comme le Crapaud... C'est Sole tout craché, lança tout de go son voisin.

— Cessez ces taquineries de mauvais goût ! argua la maîtresse en faisant les gros yeux à l'incendiaire Victor Perlin.

— Lui m'appelle bien « La Poudre », mademoiselle !

— Ce n'est pas moi, mais Mailan qui t'a baptisé « Perlimpinpin », baragouina Sole, offusqué par l'assertion.

Toute la classe pouffa de rire. Mailan, qui n'était pas mécontent de la guéguerre, avait pris l'air narquois du chef de bande.

— Ça suffit ! se fâcha la maîtresse. On ne se moque pas ainsi des patronymes ! Mailan, je ne suis pas dupe de votre sourire sous cape, ni de votre petit manège. Il faudrait que vous cessiez de donner maladivement des noms d'oiseaux à tous vos camarades ! Rappelez-vous de notre leçon de morale : les situations de force peuvent se retourner contre ceux qui en abusent.

— Je suis blanc comme neige, mademoiselle.

— Votre imagination dévoile votre esprit, et je crains que celle-là ne démontre les limites de celui-ci. J'ai ouï dire que vous aviez déjà surnommé le dernier arrivé.

— C'est vrai, confirma l'Auxerrois Morandat. Ils m'appellent tous « Chifoumi » à cause de lui, rouspéta le garçonnet. Mais c'est moins méchant que pour Sole qui n'aime pas bien son sobriquet.

Clarisse de Hauteœur reprit son cours sans porter plus d'attention à l'affaire. Elle avait conscience que Sole était malmené par ses camarades. Ce garçon taciturne, solitaire, qui continuait à couvrir sa nièce Francette comme une poupée, l'inquiétait pour tant d'autres raisons. Il lui faisait de la peine lorsqu'elle le voyait, en récréation, toujours accroupi à observer les fourmis ou autres bestioles, sans prendre part aux jeux des autres.

Elle observa sa nièce faire rire sa voisine. La meilleure copine de Francette Missenart n'avait guère qu'un an de plus qu'elle. Elle s'esclaffa bruyamment de la taquinerie sur Sole ; il avait rougi jusqu'aux oreilles et baissé ses gros yeux. C'était pathétique. La camarade était une magnifique fillette aux cheveux noirs qui frisaient naturellement en anglaises qu'elle entortillait gracieusement autour de son index dressé. Elle s'appelait Jacqueline Desrameaux. Tout un chacun l'appelait « Lily ». Exubérante, elle était paradoxalement aimée de tous. Il en est ainsi des gosses. Certains irradiant la joie et la gaieté, qui tels des aimants, attirent, quand d'autres font ainsi pitié que leur mélancolie repousse.

L'enseignante fut soudainement interrompue par Charles Déméterre. Il venait requérir les élèves pour procéder à la traditionnelle photographie de classe en cette veille de Noël.

— Mettez-vous en rang deux par deux, direction le préau, ordonna l'institutrice.

— Sortez de vos cartables vos plus beaux sourires, taquina le photographe.

Déméterre avait disposé en ces lieux un banc et une chaise en paille. L'institutrice eut le plaisir de retrouver deux de ses anciens élèves qui accompagnaient leur ami.

— Bonjour Magillach, bonjour Gelland.

— Bonjour mademoiselle, répondirent-ils en chœur.

— Votre nouveau travail vous plaît-il, Lucien ?

Elle avait mis fin à l'oisiveté de Lucien Gelland. Il travaillait comme

coursier intérimaire pour le banquier local ; elle l'avait recommandé auprès du directeur de l'agence, qui était l'un des rares amis qu'elle avait à Villard-de-Lans.

— C'est passionnant ; le directeur, Monsieur Malgeot, est un très bon professeur, tout comme vous, mademoiselle. Vous nous avez beaucoup appris.

— Vil flatteur ! soupira-t-elle.

— Bien jugé, obtempéra le subtil Serge Magillach qui attendait la moindre occasion pour déstabiliser son compagnon d'âge.

— Serge, vous resterez toujours le même pour enfoncer vos camarades ! persifla la maîtresse, fusillant d'un bref regard Magillach qui serra les mâchoires suite à la remontrance.

Quelque peu énervé, le photographe, d'un geste succinct, incita ses amis à le laisser travailler. Il désigna la chaise à l'institutrice, puis fit asseoir les fillettes sur le banc, les garçons se tenant debout derrière elles. Seul Sigismond Sole, trop petit, s'était retrouvé assujetti aux filles ; ceci n'était pas fait pour arranger les choses, ni stopper les quolibets. Ainsi étaient positionnés de gauche à droite, Irma Darfesse, Lily Desrameaux, puis Francette Missenart qui tenait l'ardoise indiquant la classe de l'année 1930, Hermance Douviers, et enfin Sigismond Sole. Debout derrière et droit dans leurs bottines, Bertrand Vandal, Alphonse Reverdy, Victor Perlin, Gaston Morandat, Alphonse Bertolus et Albin Mailan. Ce dernier posa une main sur l'épaule de Sole assis juste devant lui ; nul ne sut dire si Mailan le consolait d'être avec les filles, ou le taquinait pour le faire piauler. Les deux anciens, Gelland et Magillach, entourèrent l'institutrice, disposée comme une reine sur sa chaise. À 18 ans, ils étaient restés instinctivement très polarisés sur leur ancienne éducatrice.

— À mon signe, dit Charles Déméterre, vous faites votre plus beau sourire, pour le temps de la mise en boîte.

— Même le Crapaud ? héla une voix que Clarisse ne sut reconnaître.

— Pour la dernière fois, ça suffit ! lança-t-elle en colère, évaluant d'un regard menaçant l'ensemble de ses élèves. Tenez-vous à carreau ou je vous conserve après la classe !

— Attention le petit oiseau va sortir...

Une fois le cliché assuré, Clarisse donna l'ordre du retour au travail, soucieuse de terminer son cours à l'heure et de peur que les enfants ne s'enrhument par ce temps glacial, malgré les pâles rayons du soleil revenus pour les réchauffer. Les trois hommes la regardèrent s'éloigner.

— Elle te plaît toujours, Gelland ? ironisa le photographe, accompagnant la parole d'une bourrade amicale.

— Elle me botte, tout comme toi Charles !

— Ne lui as-tu jamais dit ?

— Je n'ai pu le faire. Je me suis toujours trouvé court devant ses arguments. Je voulais lui dire ses quatre vérités, mais je n'ai jamais pu.

— Mets-y un peu du tien. D'autant que l'autre ostrogoth en a dit pis que pendre à son sujet.

— De qui parles-tu ?

— Du notable Salmand d'Esviers, du redouté Pyse si tu préfères.

« Pyse » était le pseudonyme donné par les habitants à Salmand d'Esviers. C'était l'assemblage des initiales de son nom et de son prénom.

— L'aristo fumiste ?

— Oui, le tuteur de Sole.

— Qu'a-t-il dit au sujet de l'instit ?

— Que tout enseignante qu'elle est, la Clarisse est comme sa sœur ! Pire peut-être que Mathilde qui, tout le monde le sait, a la fesse à l'avenant.

— Quel grossier personnage ! Je n'en crois pas un mot.

— Tu veux parier ?

— Qu'il l'ait dit, non ! Mais c'est sûr que Clarisse trinque pour sa sœur ; Mathilde Missenart n'a pas dû se contenter que de son amputé de mari comme amant.

— Vous êtes acerbes les gars, s'interposa Magillach. Paix à l'âme de feu l'officier Missenart et grâce soit rendue à sa progéniture ; la petite Francette, sa fille, est tout de même belle comme un cœur, c'est lui qui l'a conçue et c'est Mathilde qui l'a portée.

— Cela n'empêche pas Salmand d'Esviers de dire partout que Mathilde couche avec tout le monde, et que sa fille Francette n'est pas la seule petiote que la belle gourgardine aurait mise au monde.

— C'est-à-dire ?